

INTRODUCTION AUX THÉORIES DES MOUVEMENTS SOCIAUX :

Cartographies des approches théoriques :
guide de lecture

Septembre 2004

Par :

Yanick Noiseux
Étudiant au doctorat en Sociologie, UQAM

Groupe de recherche sur l'intégration continentale (GRIC)

UQAM

TABLE DES MATIÈRES

NOTES AUX LECTEURS : Seules l'introduction et la première partie du texte sont disponibles en ligne. Le document complet (comprenant les parties II et III) devrait être rendu disponible sous peu.

INTRODUCTION 4

PARTIE I : ÉVOLUTION DES THÉORIES DE L'ACTION COLLECTIVE ET DES MOUVEMENTS SOCIAUX : ENTRE RUPTURES ET CONTINUITÉ DANS UN CONTEXTE MONDIAL REDESSINÉ 8

- 1) Jusqu'à 1965 9
- 2) 1965-1989 13
- 3) 1989-2004 17

PARTIE II : PRÉSENTATION DES DIFFÉRENTES APPROCHES THÉORIQUES

A. Les précurseurs et les grands paradigmes des EUA et européens

- 1. Les précurseurs : l'approche des théoriciens de la foule
- 2. Théories des comportements collectifs
- 3. Théories de la mobilisation des ressources
- 4. Théories des nouveaux mouvements sociaux

B. Actualisations des approches fondatrices et émergences de nouvelles approches théoriques dans le contexte de la mondialisation

- 5. Approche des privations relatives
- 6. Théories des processus de cadrage
- 7. Approche transnationale de la mobilisation des ressources
- 8. Approches des processus politiques (contentious politics)
- 9. Approches néo-institutionnaliste (incluant le « new institutional economics (Douglass C. North) »)
- 10. Approche de la théorie des systèmes de Luhmann
- 11. Institutional economics de John R. Commons
- 12. Approches articulées autour des notions d'identités et de culture : approches cognitivistes et féministes
- 13. Approches articulées autour des notions d'identités et de culture « nouveau mouvements sociaux (réactualisées), NMS et Amérique Latine
- 14. Approches articulées autour du concept de contre-hégémonie (du cosmopolitisme, post-marxiste, système-monde et tiers-mondiste, néogramsciennes)
- 15. Approche de la régulation et approches marxistes

PARTIE III : Tableau synthèse et principales propositions théoriques pour l'étude des mouvements sociaux dans les Amériques

A. Présentation des tableaux synthèse (fiche 16-18)

B. Présentation des propositions pour l'Amérique Latine (fiche 19)

INTRODUCTION

L'introduction aux théories des mouvements sociaux à travers la « cartographie » des approches théoriques qui accompagne ce texte s'inscrit dans le troisième axe du programme de recherche du Groupe de recherche sur l'intégration continentale (GRIC) visant à explorer les processus de transnationalisation des pratiques des acteurs socio-économiques dans les Amériques.

Le travail de recension que nous proposons dans ce document a pour objectif de préparer le terrain pour d'éventuelles recherches cherchant, à partir d'enquêtes sociologiques comparatives menées conjointement au Canada, au Mexique, au Brésil et plus largement, dans l'ensemble des Amériques, à mieux comprendre l'émergence et la construction des mobilisations sociales au niveau continental, notamment en ce qui concerne l'émergence du mouvement « altermondialiste » dont le Forum Social Mondial — accueilli à Porto Alegre lors de ses trois premières manifestations — constitue certainement la figure emblématique.

Les objectifs de la recherche

La mise en marche du troisième axe du programme de recherche en est à ses premiers pas et, dans ces circonstances, notre objectif principal a été surtout pédagogique ; il a consisté à produire un document synthèse qui permettrait à l'équipe de recherche (et aux lecteurs éventuels) de s'approprier plus rapidement la volumineuse littérature portant sur l'étude de l'action collective et des mouvements sociaux.

Ainsi, ce que nous proposons n'est certes pas une tentative d'intégration des différentes approches théoriques dans une « théorie générale », ni même une *middle-range theory*, mais plutôt une recension de plusieurs des approches. Bref, il s'agit de garnir un « coffre à outils » permettant d'appuyer d'éventuelles recherches, à la fois empirique et théorique, sur les mobilisations sociales dans les Amériques.

Globalement, le travail accompli permet de mettre en relief :

- le foisonnement actuel de la recherche comparativement aux périodes précédentes caractérisées par l'hégémonie des théoriciens des comportements collectifs, puis de la mobilisation des ressources et, enfin, dans une moindre mesure, des théoriciens des nouveaux mouvements sociaux. Ces derniers ayant plutôt contribué au foisonnement éventuel de la recherche ;
- les limites d'une approche unique ; et
- la faiblesse des échanges entre les théoriciens du « Nord » et ceux de « Sud » ; lorsqu'ils existent, outre quelques exceptions, ils sont le plus souvent unidirectionnels, les « théories du Nord » étant appliquées au « Sud ».

Les limites de notre démarche

En premier lieu, il nous paraît important de préciser que ce que nous avons cherché à faire n'est certainement pas un recensement exhaustif des apports théoriques liés à l'étude des mouvements sociaux, de l'action collective, de la politique contestataire ou de la contre-hégémonie. Il s'agit plutôt d'un éventail d'œuvres importantes souvent mentionnées dans littérature et que l'on a cherché à ordonner en fonction de leurs orientations théoriques, tout en soulignant, au mieux de nos connaissances, certaines différenciations à l'intérieur de chacune des « écoles ». Ainsi, plutôt qu'une recherche d'exhaustivité, c'est un effort afin de répertorier divers apports provenant de la tradition des sciences sociales au sens plus large (sociologie, mais aussi économie, psychologie, anthropologie, histoire, ethnologie et même géographie) qui a été visé.

En second lieu, il faut noter qu'un biais intentionnel caractérise notre démarche : nous avons cherché à intégrer, le plus possible, les contributions théoriques développées dans le cadre d'études portant sur l'Amérique latine ; cela afin de coller à notre objectif à moyen terme, soit celui d'étudier les mouvements sociaux dans les Amériques.

En troisième lieu, puisque l'un de nos objectifs est d'en venir à une meilleure compréhension de l'action des mouvements sociaux dans un contexte de mondialisation, il apparaît important de souligner que bien que nous ayons cherché à donner voix à un large éventail d'auteurs, il n'en reste pas moins que la barrière linguistique demeure parfois infranchissable. Ainsi, les contributions retenues se limitent à quelques langues : le français, l'espagnol, l'anglais, et, dans une moindre mesure, le portugais. Il s'agit ici d'une des limites de notre recherche, et cela a certainement pour conséquence d'écarter les apports théoriques de nombreux auteurs, notamment africains, moyens-orientaux et asiatiques qui ne sont pas traduits, ce qui nous les rend peu accessibles.

Découpage du texte

Notre article est séparé en trois parties. La première fait figure de présentation globale et introduit la fiche A de la cartographie présentant les trois périodes que nous avons distinguées en qui concerne l'évolution des diverses théories des mouvements sociaux. On y trouvera exposé brièvement, chacune des approches et les principaux auteurs que nous avons retenus. La première période, qui débute au 19^e siècle et s'étire jusqu'à 1965, regroupe les « précurseurs », les théoriciens de la foule, mais aussi Kant, Marx, Gramsci, Polanyi, et Parsons, ainsi que les théoriciens des comportements collectifs. La seconde période, dont l'origine remonte aux travaux de Mancur Olson, s'étend de 1965 à 1989. Elle correspond au développement des théories de la mobilisation des ressources et des théories des « nouveaux mouvements sociaux (ci-après NMS) ». L'introduction, par les théoriciens NMS, des notions d'identité et de culture dans l'étude des mouvements sociaux constitue la seconde rupture que nous avons identifiée. Enfin, la dernière période, depuis 1990, présente les contributions théoriques se situant dans le prolongement des approches existantes, ainsi que plusieurs approches émergentes.

Dans la seconde partie, nous nous attarderons à chacune des approches identifiées précédemment. On y trouvera une courte synthèse de chacune des fiches 1 à 15 de la cartographie¹. Les principaux apports de chacune des approches et les principales distinctions à l'intérieur des « écoles » seront passés en revue. De plus, une bibliographie sélective d'ouvrage et d'articles — en ordre chronologique — portant sur chacune de ces approches est insérée à la fin de chaque section. La présentation des approches est séparée en deux volets, l'un (A) s'attardant aux précurseurs et aux grands paradigmes, alors que le second (B) inclura les contributions les plus récentes.

Enfin, la dernière partie (III), présentera les tableaux synthèse (fiche 16 à 18) dans lesquels nous avons cherché à rassembler les diverses approches en fonction de leur positionnement dans le champ plus large des sciences sociales. Ainsi, les différents axes (fiche 17) (économique, sociologique, psychologique, politique) ont pour objectifs de faire ressortir les orientations disciplinaires qui émergent des approches identifiées. Par ailleurs, le tableau permet également de situer chacune des approches en fonction du concept de base (rationalité individuelle, marché, rationalité substantielle, contre-hégémonie, matérialisme historique, etc.) agissant comme moteur de la mobilisation sociale (fiche 18). Dans un second temps, et cela permettra de conclure notre contribution, nous présenterons les principales propositions théoriques (fiches 19) concernant l'étude des mouvements sociaux dans le contexte spécifique de l'Amérique latine.

¹ Les précurseurs (1), les théories du comportement collectif (2), les théories de la mobilisation des ressources (3), les théories des nouveaux mouvements sociaux (4), l'approche de la société de masse (postmoderne) et celles des « privations relatives » (5), les théories des processus de cadrage (6), les approches transnationales (7) et les approches des processus politiques (contentious politics) (8) dans le sillon de la mobilisation des ressources, les approches néo-institutionnaliste (incluant le « new institutional economics (Douglass C. North) ») (9), la « fin de l'histoire » de Fukuyama et l'approche de la théorie des systèmes de Luhmann (10), de l'« Institutional economics » (J. R. Commons) (11), les approches articulées autour des notions d'identités et de culture dont les approches cognivistes et les approches féministes (12), et celles des « nouveaux mouvements sociaux réactualisés » (13). Enfin, les deux dernières fiches présente les approches articulées autour du concept de contre-hégémonie (cosmopolitisme, empire et multitude, système-monde et tiermondiste, néogramscienne) (14) et les approches de la régulation et marxiste (15).

Partie I

Évolution des théories de l'action collective et des mouvements sociaux : entre ruptures et continuité dans un contexte mondial redessiné

La partie I détaille la fiche A de la cartographie et retrace brièvement l'évolution des diverses contributions théoriques sur l'étude des mouvements sociaux et de l'action collective. La fiche distingue trois périodes² :

1) **Jusqu'à 1965** : Les théoriciens de la foule, mais aussi Kant, Marx, Gramsci, Polanyi, et Commons³ ainsi que les théoriciens des comportements collectifs influencés par Parsons. Il s'agit ici des pionniers de l'étude des mouvements sociaux/action collective.

2) **1965-1989** : Les théoriciens de la mobilisation des ressources et des nouveaux mouvements sociaux. McCarthy et Zald (1973), puis Touraine, Castells et Mellucci seront, respectivement, les principaux artisans de ces nouveaux apports théoriques à l'étude de l'action collective (pour les premiers) et des mouvements sociaux (pour les seconds)⁴.

3) **1989-2004** : Développement des approches théoriques existantes : travaux dans la suite des théories de la mobilisation des ressources (processus de cadrages, approche transnationale, *contentious politics*) et ce que nous avons appelé les « nouveaux mouvements sociaux actualisés ». Réapparition des théories des comportements collectifs (société de masse (postmoderne), privations relatives actualisées et les approches cognitivistes), institutionnalistes (approches néo-institutionnalistes) et, dans une moindre mesure, de l'« institutional economics » et des approches marxistes. Essor de nombreuses nouvelles approches (féministes, du cosmopolitisme, contre-hégémoniques, théories des systèmes (Luhmann), du système-monde et tiers-mondiste, néogramscienne, régulation) s'intéressant l'étude des mouvements sociaux.

² Cela dit, les auteurs et approches présentés ne se limitent pas nécessairement à l'étude des mouvements sociaux se déployant lors de ces périodes. Les travaux de Tilly, qui développe une approche historique, en constitue un exemple frappant.

³ Ces derniers auront une influence sur des approches développées dans les périodes subséquentes.

⁴ Notre intention ici n'est pas de faire un travail de définition. Dans notre présentation, nous utiliserons généralement la terminologie utilisée par les différents auteurs sur lesquels nous reviendront. Dans les autres cas, nous utiliseront, de manière relativement arbitraire, le substantif « mouvement social ».

Une première rupture — entre les théoriciens des comportements collectifs et ceux de la mobilisation des ressources — trouvera son origine dans la publication de l'ouvrage *La logique de l'action collective* de Mancur Olson, paru en 1965 qui introduit le modèle de l'action rationnelle — et l'individualisme méthodologique — dans l'étude de l'action collective. Dans les années qui suivirent la parution de cette publication, un second paradigme⁵ émergera en ce qui concerne l'étude de l'action collective. Celui-ci sera essentiellement développé aux États-Unis d'Amérique (ci-après EUA.). C'est l'ouvrage de McCarthy et Zald, *The Trend of Social Movements in America : Professionalization and Resource Mobilization*, paru en 1973 qui consacrera l'apparition de la « théorie de la mobilisation des ressources ». Par la suite, l'apport des théoriciens des nouveaux mouvements sociaux conduira à une seconde rupture marquée par l'importance qu'occupera l'étude des processus de construction identitaires et culturels dans l'ensemble des approches théoriques regroupées dans la troisième période.

1) Jusqu'à 1965

À l'intérieur de la littérature consultée, la très grande majorité des auteurs retrace l'émergence de l'étude des mouvements sociaux dans les sciences sociales aux travaux des **théoriciens de la foule**. Mais avant de passer à la présentation de cette approche, il nous paraît important de mentionner les quelques auteurs que nous avons identifiés comme étant des « précurseurs ». Nous en avons identifié six⁶. Ceux-ci auront une influence considérable sur les approches théoriques développées dans les périodes subséquentes.

Nous avons d'abord inséré Immanuel **Kant** à notre courte liste de précurseurs, car il fut le premier à développer la notion de cosmopolitisme sur laquelle plusieurs auteurs contemporains (post-1989) s'appuieront afin d'avancer de nouvelles propositions théoriques (Beck, Sousa Santos, Munera Ruiz, Hardt et Negri). Dans un contexte où l'on

⁵ Le premier paradigme étant associé aux théories des comportements collectifs.

⁶ La description des fiches 1 à 15, dans le second chapitre, reviendra sur un plus grand nombre de contributions.

assiste, selon certaines interprétations, au déclin de l'État-nation, ces auteurs cherchent, à travers le cosmopolitisme, à dépasser les limites posées par l'internationalisme (au sens marxiste du terme) lorsqu'on cherche à repenser la mobilisation planétaire sur une base plus inclusive (qui va au-delà du « prolétaire de tous les pays »...), processus nécessaire dans la construction de la « contre-hégémonie ».

Cela nous amène à souligner l'influence de la contribution d'**Antonio Gramsci** (*Prison's Notebooks*, 1928-1937, *Écrits politiques I, II, III, 1914-1926*) sur de nombreuses contributions théoriques très récentes. Outre les approches de la mondialisation contre-hégémonique de Sousa Santos et Munera Ruiz, les approches néogramsciennes, en termes de système-monde, tiers-mondiste et postmarxiste porteront les traces des écrits de l'intellectuel italien. Cela dit, il ne faut pas oublier **Marx** lui-même, incontournable, qui a laissé sa marque dans les travaux de la plupart des auteurs critiques que nous venons d'énumérer, mais soulignons que sa pensée a également influencé les contributions des théoriciens des nouveaux mouvements sociaux, surtout à ses origines.

Par ailleurs, notons que **Polanyi** (*La grande transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, 1944), influencera également les théories de la contre-hégémonie (notamment, les propositions de Wallerstein et Arrighi dans l'approche du système-monde) et, dans une moindre mesure, l'école dite « de la régulation ».

Parmi les précurseurs, nous avons fait le choix d'inclure aussi John R. **Commons**, père fondateur de l'« économie institutionnelle » (*Institutional Economics*, 1931) et pionnier de l'économie du travail dont les thèses mériteraient à notre avis, d'être réexaminées et adaptées par les théoriciens des mouvements sociaux.

Enfin, nous retrouvons **Talcott Parsons** qui a tracé les bases des approches structuro-fonctionnaliste (*The Structure of Social Action*, 1937 ; *The Social system*, 1955; *Toward a General Theory of Action*, 1957; *Structure and Process in Modern Societies*,

1960) et qui inspireront ceux que l'on appellera les théoriciens des comportements collectifs.

Pour en revenir à la présentation des théoriciens de la foule, soulignons d'abord que l'ouvrage *La foule criminelle* de Scipio Sighele, paru en 1891, est généralement cité comme étant celui qui a tracé les bases de cette approche. Pour lui, l'autorité charismatique des *leaders* des mouvements hypnotise les individus et l'action collective qui s'en suit est vue comme irrationnelle, voire malsaine. Les travaux de Sighele ont été faits dans la lignée des études de psychologie et de communication sur les modèles de communications et les effets du discours.

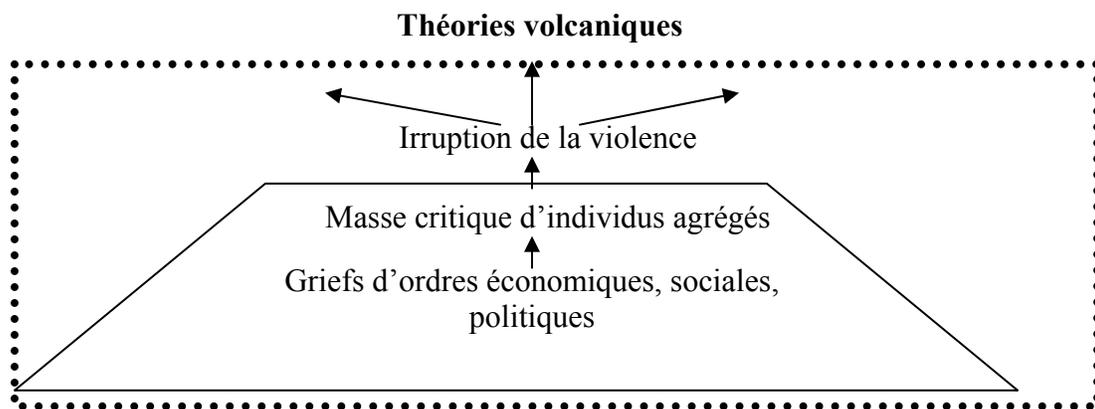
Les travaux du psychopathologiste, Gustave Le Bon, notamment dans la *Psychologie des foules* (1895), poursuivront dans cette veine. Pour lui, les foules sont animées par une psychologie collective déficiente et un quotient intellectuel très bas. Ainsi, la foule serait une matrice pour la « concrétisation des passions les plus basses des individus »⁷. Il faut aussi signaler les contributions du théoricien de l'opinion, Gabriel Tarde, puis du psychanalyste Sigmund Freud, qui viendront « raffiner » les théorisations de leurs prédécesseurs en distinguant la « foule » du « public » (Tarde, 1901) et la foule « passagère » de la foule « communautaire » (Freud, 1921). Enfin, soulignons qu'aujourd'hui, à l'ère du « virtuel », les travaux des théoriciens de la foule font plutôt figure de « précurseurs » et ne correspondent plus directement à ce que l'on entend par l'expression « mouvement social » qui sous-tend bien plus qu'une simple agrégation de personne au sein d'une « foule ».

Plus près de notre objet d'analyse donc, viendront ensuite les travaux des **théoriciens des comportements collectifs** (« *Collective behaviour* »), fortement influencés par le structuro-fonctionnalisme de Parsons, mais pouvant être situés dans la suite des travaux des théoriciens de la foule, puisque, pour eux également, la source de l'action collective est « mécanique » — et ne fait pas appel à la rationalité « individuelle », sinon à l'œuvre de « peuples primitifs », comme le note Silvestro (2004).

⁷Noté par Silvestro, 2004.

L'ouvrage de Smelser, *Theory of Collective Behaviour*, paru en 1962, est considéré comme l'ouvrage fondateur de ce premier paradigme développé aux É.U.A. en ce qui concerne l'étude de l'action collective. Pour lui, les mouvements sociaux sont des effets pervers de la transformation rapide de la société et révèlent les tensions entre les sous-systèmes qui ne peuvent « absorber » les demandes sociales et maintenir la cohésion sociale. D'autres auteurs, tels Turner et Killian (*Collective Behaviour*, 1962) et Gusfield (*Symbolic Crusade*, 1963) influencés par l'interactionnisme symbolique de Goffman (1958) viendront greffer leur contribution à celle de Smelser. Enfin, soulignons que dans la foulée des travaux des théoriciens des comportements collectifs, on verra apparaître les « théories des privations relatives », souvent identifiées aux travaux de Gurr (*Why Men Rebel ?*, 1970). La théorie de la société de masse, dont les origines remontent aux travaux de Kornhauser, (*The Politics of Mass Society*, 1959), est également associée à l'école des théoriciens des comportements collectifs.

Dans l'ensemble des approches présentées jusqu'ici, l'émergence des mouvements sociaux, bien qu'ils puissent trouver leurs origines dans des causes structurelles, se fait de manière relativement mécanique, du bas vers le haut et c'est en ce sens qu'elles peuvent être considérées comme des théories « volcaniques »⁸ :



⁸Expression et tableau tiré de http://www.polisci.umn.edu/courses/spring2001/4810/4810_2-13-01.pdf, Département de sciences politiques, Université du Minnesota. Les théories marxistes faisant appel au « matérialisme historique » peuvent également être qualifiées de « volcaniques ».

La parution de l'ouvrage d'Olson, *La logique de l'action collective*, en 1965 viendra porter ombrage aux théories des comportements collectifs en introduisant la notion de la rationalité individuelle comme facteur expliquant l'engagement individuel dans l'action collective. Il s'agit là de la première rupture que nous avons identifiée dans la fiche A (voir encadré en bas de page pour plus de détails). Du coup, l'hégémonie des théoriciens des comportements collectifs dans le champ d'étude de l'action collective sera abruptement dissoute au profit de la théorie de la mobilisation des ressources qu'introduira McCarthy en 1973.

Précisions supplémentaires sur la première rupture : Olson et l'action rationnelle

Pour Olson, si l'acteur est rationnel, en autant qu'il cherche à maximiser son intérêt personnel et égoïste, il y a un risque qu'il préfère bénéficier des avantages du passager clandestin (*free rider*) plutôt que de s'engager lui-même dans l'action collective. Ainsi, la participation à l'action collective n'est possible que si : 1) il existe des possibilités de bénéfices exclusifs pour chacun des participants (précisons qu'Olson voit au-delà des bénéfices dits « matériels ») ; 2) le groupe est assez petit pour qu'il y ait espoir de récolter des bénéfices substantiels ; 3) le groupe doit disposer de privilèges (qui laissent espérer un dénouement positif de la démarche collective (ex. existence de liens étroits avec le politique). Ainsi, contrairement à l'idée reçue voulant que Olson ait montré l'existence du phénomène de passager clandestin et que cela explique l'absence de motivation à l'engagement dans l'action politique, il faut plutôt constater que celui-ci a identifié les conditions propices pour que ce problème soit surmonté.

2)1965-1989

Comme nous l'avons souligné, les travaux de Olson sur la dimension rationnelle de l'action collective provoqueront une première rupture dans l'évolution de la théorisation des mouvements sociaux et de l'action collective. Ainsi, de « modèles » construits à partir de « l'irrationalité » des acteurs, on passe à une proposition théorique, la théorie de la mobilisation des ressources, posant l'acteur comme rationnel et s'appuyant sur l'individualisme méthodologique. L'action collective y est présentée comme raisonnée, car l'acteur choisit en fonction d'un calcul coûts-bénéfices prévoyant que l'effort investi dans la mobilisation sera récompensé par des gains encore plus importants. John D. McCarthy et Mayer N. Zald traceront les grandes lignes de cette

approche dans leur ouvrage *The Trend of Social movements in America : Professionalization and Resource Mobilization* (1973), qui fera école et qui initiera une série de travaux supplémentaire que l'on désignera ensuite comme le second paradigme développé aux EUA, les théories de la mobilisation des ressources.

Ces nouvelles contributions émergent, comme le note Jenkins (1983), au moment où l'on assiste à l'apparition, aux EUA (et ailleurs dans le monde), de mouvements fortement contestataires dont certains ont des effets largement médiatisés (mouvements de libération nationale, mais surtout le mouvement pour les droits civils, le *Black Movement*, le mouvement des femmes) et qui bouleversent l'échiquier politique. En Europe, en France en particulier, l'apogée du mouvement de contestation de cette époque sera symbolisé par les événements de mai 68 (qui, soulignons-le, trouveront durement écho dans les manifestations étudiantes de Mexico⁹, mais aussi dans de nombreuses villes d'Amérique latine). Ce petit retour historique permet de constater que la théorisation est à la remorque des événements ; de nouveaux mouvements sociaux entraînant de nouvelles conceptualisations théoriques par les « spécialistes » des sciences sociales. Cela dit, en ce qui concerne la première rupture, la parution de l'ouvrage de Olson, en 1965 constitue à notre avis, la date charnière dans l'évolution des théories des mouvements sociaux et de l'action collective.

Pour en revenir à la proposition théorique de McCarthy et Zald, celle-ci est résumée dans ces termes par Silvestro : « suivant les hypothèses de Olson sur l'action rationnelle, les propositions théoriques de la « mobilisation des ressources », puis des « processus politiques¹⁰ » vont se concentrer sur les ressources utilisées par les acteurs, les réseaux qu'ils mobilisent, les stratégies qu'ils mettent de l'avant pour arriver à influencer la politique institutionnelle et être inclus dans le système (2004 : 9)».

⁹ Nous pensons notamment au massacre du 2 octobre 1968, à la place de Tlatelolco, qui fera plus de 200 morts parmi les manifestants.

¹⁰ L'approche des « processus politiques », dont l'artisan principal est sans doute Doug Mc Adam, s'inscrit dans le prolongement des travaux de McCarthy et Zald. (voir fiche 3 pour plus de détails).

S'inscrivant dans la suite des travaux de McCarthy et Zald, Freeman (1979) raffina l'analyse en distinguant les ressources tangibles et les ressources intangibles mobilisées par l'action collective. McCarthy et Zald, dans une contribution subséquente, (1977) constateront l'importance de l'utilisation des ressources institutionnelles par les acteurs des mouvements sociaux. Pour leur part, Piven et Cloward proposeront un « modèle décentralisé » de l'organisation des mouvements sociaux dans leur ouvrage *Poor People's Movement* (1977).

L'approche dite « des processus politiques », dont l'artisan principal est sans doute Doug Mc Adam, s'inscrit dans le prolongement des travaux de McCarthy et Zald (voir fiche 3 pour plus de détails). Celui-ci a notamment défini quatre critères — l'ouverture ou la fermeture relative du système politique institutionnel, la stabilité ou l'instabilité des formations politiques, l'absence ou la présence d'alliés parmi les élites politiques et, enfin, la propension de l'État à réprimer la contestation — constituant ce qu'il appelle la « structure des opportunités politiques », laquelle expliquera l'émergence — ou non — et surtout, le succès et les échecs de la mobilisation collective. S'inscrivant dans cette perspective, Jenkins et Perrow (1977) s'intéresseront à « la tolérance des élites » pour expliquer le succès des mobilisations, Gamson (1975) à l'importance de la « disponibilité des alliées », Della Porta (1995) à l'impact de la répression alors que Eisinger (1973) s'était intéressé à l'ouverture ou à la fermeture de l'appareil étatique aux demandes sociales et que Piven et Cloward, encore eux, s'étaient intéressés aux répercussions de « l'instabilité politique » sur la mobilisation sociale. Enfin, nous avons distingué une troisième « sous-approche » à l'intérieur des théories de la mobilisation, l'approche politico-historique dont le principal défenseur est Charles Tilly (*From Mobilization to Revolution*, 1978). Son principal apport est celui d'avoir introduit la notion de « repertoire of contentions¹¹ ».

L'ouvrage de Inglehart, *The Silent Revolution : Changing Values and Political Styles Among Western Public* (1977), observant l'apparition de « valeurs

¹¹ Understood as « the set of routines by which people get together to act on their shared interests », Tilly's notion of repertoire invites us to examine patterns of collective claim-making, regularities in the ways in which people band together to make their demands heard, across time and space. (Auyero, 2003: 4)

postmatérialistes », peut être considéré comme l'une des principales inspirations des théoriciens (européens) des « nouveaux mouvements sociaux », dont la résonance dans le champ des sciences sociales gagnera en audience à partir de la fin des années 70.

Touraine, notamment dans *La voix et le regard* (1978), puis dans *Sociologie des mouvements sociaux* (1993) cherche à intégrer l'acteur « sujet » dans la théorisation des mouvements sociaux. Pour lui, dans la société post-industrielle, les failles du système démocratique (celui-ci aurait dégénéré en autoritarisme et technocratie) à garantir la liberté, l'égalité et la fraternité expliquent l'émergence des « nouveaux mouvements sociaux », portés par des « valeurs postmatérialistes » telles que le féminisme, l'écologisme, le pacifisme —. L'État, le marché, la communication et les médias font en sorte de diminuer graduellement la liberté des individus et la participation dans les mouvements sociaux est le seul moyen pour l'individu de retrouver sa liberté. Habermas, dans *Lifeworld and System* (1987), abonde dans le même sens. Pour lui, dans la société post-moderne, on assiste à la colonisation du « monde vécu » — où logent le sens et les valeurs — par les structures de l'État et du marché. La vie privée se politise étant donné ce double envahissement et l'on assiste à l'essor de mouvements sociaux marquant une réaction défensive.

Bref, pour ces deux auteurs souvent cités comme étant les pères fondateurs¹² des théories des nouveaux mouvements sociaux, le mouvement social permet de mobiliser des « acteurs » et des « sujets », c'est-à-dire des êtres humains dans leur rôle de membre libre et créatif d'une société pluraliste plutôt que des victimes ou objet de la domination de l'État et du marché. Ainsi faisant, la contribution des théoriciens des « **nouveaux mouvements sociaux** » a eu pour effet d'ouvrir une « boîte de Pandore », autour des notions d'identités et de cultures que les chercheurs s'intéressant à la question des mouvements sociaux se sont empressés d'investir. C'est ce que nous considérons comme

¹² Parmi les travaux ayant marqué les premiers pas dans la construction d'une approche dite des « NMS », il faut aussi souligner les apports de Manuel Castells, *A Cross-Cultural Theory of Urban Social Change* (1983), et de Melluci, notamment dans *Nomad of the Present* (1989). Le texte de Offe (1985), *Les nouveaux mouvements sociaux, un défi aux limites de la politiques institutionnelle*, est également un incontournable.

la seconde rupture ayant marqué l'évolution des contributions théoriques portant sur l'étude des mouvements sociaux.

Dans la foulée des travaux d'Inglehart, Touraine, Mellucci et Castells, pour ne nommer que ceux-là, un foisonnement de travaux s'est donc développé en mettant les aspects identitaires et culturels au centre de leur analyse des mouvements sociaux et c'est d'ailleurs ce que l'on a cherché à illustrer dans la fiche B de la cartographie. Ainsi, des chercheurs se sont intéressés à l'articulation des identités personnelles et collectives dans la construction des mouvements sociaux, aux motivations poussant les individus à s'engager dans le militantisme, sur la trajectoire militante, sur la résistance au quotidien et sur l'impact des mouvements sociaux sur la construction identitaire et culturelle, etc.

3) 1989-2004

Au niveau théorique, l'importance nouvelle accordée aux concepts d'identités (individuelles, collectives et sociales) et culture constitue donc une seconde rupture qui se répercutera sur la presque totalité des contributions théoriques subséquentes¹³ portant sur l'étude des mouvements sociaux.

Chez les théoriciens de la mobilisation des ressources, cela est particulièrement visible dans les travaux de Snow (1986) et Snow et Benford (1988) qui s'intéresseront aux « **processus de cadrages** » (fiche 6 de la cartographie) dès le milieu des années 80, mais l'on constatera aussi que les approches dites « **transnationales** » (7) (McCarthy, 1997; Smith, Chatfield, Pagnucco, 1997) et de la « **contentious politics** » (8) (Tilly, 2004 ; Tarrow et al, 1998, 2000) intègre ces notions à leur cadre théorique antérieurement développé à travers les premières formulations des théories de la mobilisation des ressources.

Par ailleurs, outre ces approches dans la foulée de la mobilisation des ressources (6,7,8), les **approches cognitivistes (12)** et celles des « **nouveaux mouvements sociaux**

¹³ Post-1989, voir la fiche A.

actualisés » (13), de nouvelles approches se sont développées et accordent une importance cruciale aux processus identitaires et culturels. Nous pensons notamment aux approches développées par Boaventura de Sousa Santos autour des concepts de **mondialisation contre-hégémonique** et de **cosmopolisme**¹⁴, ou encore à des auteurs s'inscrivant dans une **perspective néogramscienne** tels Benasayag et Sztulwark dans *Du contre-pouvoir* (2000) et Jordan (2002) qui s'interroge sur les nouvelles figures éthiques (14). Ce constat est également valable pour les contributions des auteurs proposant une lecture à partir de **théories féministes** (12) des mouvements sociaux. Bref, il semble que seuls quelques **auteurs marxistes** plutôt orthodoxes, nous pensons ici à Petras et Veltmeyer (15), tendent à occulter l'importance de l'identité et de la culture pour l'étude des mouvements sociaux.

Ces approches innovent également en allant puiser hors des sentiers battus par les propositions théoriques précédentes. Ainsi, elles s'alimenteront à diverses enseignes des sciences sociales, souvent dans les approches critiques, afin de formuler des propositions théoriques nouvelles. Les approches développées par les théoriciens des nouveaux mouvements sociaux avaient, certes, intégré, de manière plus ou moins évidente, les propositions de penseurs critiques, nous pensons ici à Marx, bien sûr, mais aussi à Habermas et Bourdieu, mais les théoriciens de la « contre-hégémonie » (14) en appelleront aussi à Gramsci, et à sa conception de l'hégémonie et du « bloc historique alternatif ». Certains, dont Sousa Santos dans *La globalisation contre-hégémonique* ou encore Munera Ruiz, s'appuieront sur Gramsci, mais aussi sur la notion de cosmopolitisme¹⁵ dont l'origine théorique remonte à Kant. Par ailleurs, Beck, dans *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation* (2002), parle davantage de mondialisation des risques que de « mondialisation contre-hégémonique », mais s'appuie également sur la notion de cosmopolitisme pour envisager la défense du bien commun dans la « société du risque ».

¹⁴ Ulrich Beck articule également sa nouvelle contribution autour de la notion de cosmopolitisme. Cela dit, la contribution de ce dernier est passablement différente de ce celle de Sousa Santos. Nous aurons l'occasion dans discuter dans la section 14 de la seconde partie.

¹⁵ Hardt et Negri (*Empire, Multitude*), s'appuieront également sur la notion de cosmopolitisme.

Pour leur part, des auteurs postmarxistes, Hardt et Negri notamment, dans *Empire* (2001), mais de manière plus significative dans leur plus récent ouvrage, *Multitude*, paru en 2004, s'inscrivent clairement dans une perspective marxiste, mais cherche à la renouveler à y intégrant les enseignements de Foucault sur la « société disciplinaire », et de Spinoza sur le « biopouvoir » à leur étude de la production biopolitique de la multitude dans l'empire, si l'on s'en tient à leur terminologie. Enfin, soulignons que nous nous intéresserons aussi aux propositions de Wallerstein et Arrighi, qui s'intéressent aux mouvements sociaux dans leur cadre théorique du « **système-monde** » ainsi qu'aux **approches tiermondistes (14)** que développe Amin (2002), mais aussi Chase-Dunh et Boswell (2003).

Dans l'ensemble, bien que diversifiées dans leurs orientations théoriques, les approches critiques insistent sur la nécessité de construire, ici et maintenant, autant au niveau local, national, régional, qu'au niveau supranational, la résistance à la globalisation néolibérale ; cela en insistant sur la nécessité de repenser le concept de démocratie à toutes les échelles et à l'intérieur même des mouvements.

Rupture donc, mais une rupture qui, paradoxalement, permet de réinscrire dans une certaine continuité les propositions théoriques pour l'étude des mouvements sociaux. Continuité parce que réintégrant les contributions de divers penseurs des sciences sociales — nous venons de le constater —, mais aussi puisque, comme l'illustre le schéma, cette seconde rupture a eu pour effet de redonner vie à certaines perspectives théoriques qui avaient été progressivement délaissées au cours des décennies 70-80 marquées par la prédominance des théories de la mobilisation des ressources.

Ainsi, au début années 90, les approches dans le sillon de l'étude des « **privations relatives** » et de la « **société de masse** » (5) connaissent un regain d'intérêt. Des auteurs tels Walker et Smith (2002), Klandermans (1996) et Iniguez Ruida (2003) ont ainsi produit des travaux réintégrant la « privation » relative dans l'analyse des mouvements sociaux. Alors que les « nouvelles » théories de la privation relatives emprunteront à la « psychologie sociale » ainsi qu'aux théories mettant l'emphase sur les processus

identitaires et culturels, les « nouvelles » théories de la société de masse seront, quant à elles, développées par des penseurs de la « postmodernité (Lipovetsky, Mafessoli, etc.) et se distingueront passablement des propositions de Kornhauser.

D'autre part, comme le souligne Giugni (2002), on observe également un regain d'intérêt pour les théories institutionnalistes des mouvements sociaux (incluant un courant historique, un courant sociologique et un autre, passablement différencié et venant de la discipline économique, le « new institutional economics ») que l'on a regroupé dans les **approches « néo-institutionnelles » (9)**. Ces perspectives, surtout les deux premières, mettent l'accent sur le rôle de la structure, de la culture et de l'agent (l'action) dans l'explication des phénomènes sociaux.

Enfin, les approches de la « fin de l'histoire » et de la théorie des systèmes (Luhmann) **(10)**, de l'« institutional economics » **(11)** (dans le sillon des travaux de John R. Commons¹⁶) et celle de la régulation **(15)** n'ont pas été abordées jusqu'ici et sont rarement évoquées dans la littérature que nous avons pu consulter. Nous avons cependant cru bon de les inclure dans notre recension¹⁷. Dans l'état actuel de la recherche, elle ne laisse cependant pas une large place aux notions d'identité et de culture.

Voilà donc pour la présentation des différentes approches théoriques regroupées dans la partie inférieure de la première fiche (A) de notre cartographie. Cela étant fait, nous n'avons toujours pas justifié notre choix de l'an 1989 comme date charnière dans l'évolution des théories des mouvements sociaux. D'abord, soulignons qu'en ce qui concerne le développement de la théorie, bien que les contributions des théoriciens des nouveaux mouvements sociaux se soient avérées autant de catalyseur pour la recherche subséquente, il est bien difficile de relier à une date particulière, le moment de la rupture comme on a pu le faire pour la première (la publication de l'ouvrage de Olson).

¹⁶ À ne pas confondre avec l'école du « new institutional economics » fortement identifiées à Douglass C. North qui a été intégré, dans la cartographie, aux approches « néo-institutionnelles ».

¹⁷ Nous reviendrons sur les raisons nous ayant conduit à les inclure dans les sections 2.10, 2.11 et 2.15 revenant spécifiquement sur ces approches.

Par contre, sur le terrain, là où l'impact des mouvements sociaux se fait sentir, cela nous apparaît plus clair. La date du 2 novembre 1989, c'est-à-dire celle de la chute du Mur de Berlin et symbolisant le début de l'effondrement des régimes communistes (qui culminera le 21 décembre 1991 avec l'éclatement de l'URSS), constitue, à notre avis, un moment charnière dans l'évolution des mouvements sociaux puisqu'elle conduira à une série de bouleversements politiques initiée par une mobilisation sociale sans précédent depuis les mouvements de libération nationale qui se sont manifestés au tournant des années 60 (première période charnière). C'est donc en ce sens que nous avons choisi la date de 1989 afin de distinguer la seconde et la troisième période de notre cartographie des approches théoriques des mouvements sociaux.

Cela étant dit, c'est sans doute un peu forcer la note que de parler d'une rupture nette entre la deuxième (1960-1989) et troisième (1989-2004) périodes. La date du 2 novembre 1989 marque plutôt, selon nous, le début d'une phase de transition qui entraînera la reformulation des théories des mouvements sociaux — et, plus concrètement, des mouvements sociaux eux-mêmes — dans un contexte de fin de la guerre froide d'abord et, dans un second temps, d'essor de la mondialisation néolibérale. Cette période de transition culminera par l'émergence du mouvement anti, puis altermondialiste dans la cacophonie du Sommet de l'OMC à Seattle en novembre-décembre 1999, puis, distinctement — nous tenons à le souligner — par la manifestation sournoise de fondamentalistes religieux, proclamant le début d'un nouveau *djihad*, en septembre 2001 à New York et Washington.

Bref, après Seattle et le « 11 septembre », on ne pourra plus penser les mouvements sociaux dans le même état d'esprit. Après la manifestation de l'impact spectaculaire que peuvent avoir les mouvements sociaux, dans toute leur noirceur (écrasement des tours jumelles) comme dans l'espérance qu'ils peuvent susciter (Seattle, puis l'émergence des *Forums sociaux mondiaux*), nombre de textes parus peu avant ces événements apparaissent fortement dépassés ou relativement naïfs. Cet extrait d'un texte de Meyer et Tarrow, paru en 1998, permet d'illustrer ce dernier constat. D'abord, il semble que les auteurs n'avaient manifestement pas vu venir l'émergence du mouvement

altermondialiste. Puis, plus à propos, ils s'interrogent sur la place que le processus inéluctable d'institutionnalisation des mouvements sociaux dans la « movement society » donne aux laissés pour comptes, à ceux qui refusent la voie de l'institutionnalisation et de la cooptation :

What we may be seeing [in the social movement society] is a increase in the more institutionalized forms of contention, like petitioning, and the institutionalization of social movement activity itself (Kriesis et al, 1997), as the most contentious forms falls into disuse. (Meyer et Tarrow, 1998 : 9)

Finally, if states have become adept at institutionalizing movements and activists are becoming both more professional and more interchangeable with interest groups in their activities, what will happen to those actors who refuse the blandishment of recognition and legitimization ? Will they profite as free riders from the institutionalization of protest ? Will they simply fade away, returning to private life or becoming isolated sects of devotees ? Or will they react to institutionalization of other movements by radicalizing their appeals and their own mode of actions ? As we can recall from earlier periods of protests, the institutionalization of most mainstreams movements at the end of a protest cycle can lead to the radicalization and violence on the part of their competitor. (Meyer et Tarrow, 1998 : 26)

La première citation se verra contredite par l'ampleur des manifestations non seulement de Seattle, mais également de Gotenborg, de Québec, de Gênes, pour ne nommer que ceux là, qui surgiront moins d'un an après la rédaction du texte et ne vont certes pas dans le sens de la routinisation, de la cooptation et de l'institutionnalisation des mouvements sociaux tels que le suggèrent les auteurs. Pour ce qui est de la seconde citation, ce qu'il est désormais convenu d'appeler *les événements du 11 septembre* viendra, cruellement, donner raison aux auteurs, mais mettra en évidence la « naïveté » des questions posées.

En conclusion, soulignons que ce que l'on pourrait qualifier de « nouvelle donne », d'abord l'émergence du mouvement altermondialiste en 1999, puis, celle encore plus abrupte du « fondamentalisme islamique » (et toutes les répercussions qu'il entraînera, notamment la fuite en avant de l'administration Bush et le climat de peur généralisé et permanent qu'autant les premiers que les seconds chercheront à instaurer) ont fortement contribué à l'essor de nouvelles approches théoriques autour de la question des mouvements sociaux.

Bibliographie sommaire

Auyero, Javier. Décembre 2003. *When Everyday Life, Routine Politics, and Protest Meet*, Sociology Department, State University of New York, New York. <http://www.sunysb.edu/sociology/faculty/Auyero/auyerotheory&society.pdf>

Ayres, Jeffrey. Octobre 1996. « Political process and popular protest: the mobilization against free trade in Canada », *American Journal of Economics and Sociology*. http://www.findarticles.com/p/articles/mi_m0254/is_n4_v55/ai_18910972

Barrows, Susanna, (1981) 1990. « Taine et le spectre de la Commune ». *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIXe siècle*, coll. « Histoire », Aubier, Paris. 226 p.

Blumer, H. 1969. Collective Behaviour, in McClung-Lee, Principles of Sociology. New York: Barnes and Noble, 65-120.

Cannon, Shaun, 2003. Social inclusion, social movements, and the characteristics of late modernity, Deakin University, Geelong. 16p.

<http://www.sprc.unsw.edu.au/ASPC2003/papers/Paper121.pdf>

Crossley, Nick. 2003. Ressource Mobilisation, *Notes de cours*, Un University of Manchester. <http://les1.man.ac.uk/CMS/sy6371/Resource%20Mobilisation.doc>

Duijvelaar, Christy. Mai 1997. *Beyond borders : East-East cooperation among environmental NGOs in Central and Eastern Europe* », Department of Sociology, Wageningen Agricultural University, Pays-bas et The Regional Environmental Center for Central and Eastern Europe, Budapest, Hungary

Eder, Klaus. 1996. *The Social Construction of Nature*, Sage Publications, Londres.

Eder, Klaus. 1993. *The New Politics of Class (Social Movements and Cultural Dynamics in Advanced Societies)*, Sage, Londres.

Freeman, J. 1979. "Resource Mobilization and Strategy: A Model for Analyzing Social Movement Organization Actions" dans *The Dynamics of Social Movements: Resource Mobilization, Social Control, and Tactics*. M. N. Zald and J. D. McCarthy. Cambridge Massachusetts, Winthrop Publishers, Inc.,

Gecas, Viktor. 2001. "Value Identities, Self-Motives, and Social Movements", dans Stryker, Sheldon, Owens, Timothy J., White, Robert W. (eds) *Self, Identity, and Social Movements*, Minneapolis: University of Minnesota Press, collection "Social Movements, Protest, and Contention", pp. 93-109.

Gallini, Clara. 1989. « Scipio Sighele et la foule délinquante », *Revue Hermès*, no. 2.

Geschwender, James. 1964. "Social Structure and the Negro Revolt." *Social Forces* 43. pp. 248-56.

Giddens, Duneier et Appelbaum. 2003. *Introduction to Sociology*. WW Norton publisher, <http://www.wwnorton.com/giddens4/chapters/chapter13/welcome.htm>

Guadarrama Olivera, Rocio. Mai-Août 1997. « Paradigmas y realidades de los movimientos sociales », *Estudios sociológicos*, Mexico.

Inglehart, Ronald. 1990a. *Culture Shift in Advanced Industrial Society*, Princeton : Princeton University Press. Traduction française : (1993) *La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées*, Économica, Paris.

Inglehart, Ronald. 1990b. "Values, Ideology, and Cognitive Mobilization in New Social Movements", dans Dalton et Kuechler (eds) *Challenging the Political Order*, Polity Press, Cambridge. pp. 43-66.

Inglehart, Ronald. 1977. *The Silent Revolution. Changing Values and Political Styles Among Western Publics*, Princeton University Press, Princeton.

Jenkins, Craig et Charles Perrow. Avril 1977. "Insurgency of the Powerless: Farm Worker Movements (1946-1972)", *American Sociological Review*, no. 42. pp. 249-268.

Jordan, Tim. 2003. *S'engager! Les nouveaux militants, activistes, agitateurs...*, Paris, Éditions Autrement frontières.

Jordan, Tim. 2002. *Activism! : direct action, hactivism and the future of society*, Reaktion Books, London.

Jordan, Tim. 1995. "The Hardest Question: An Introduction to the New Politics of Change", dans Jordan et Lent (eds) *Storming the Millenium: The new politics of change*, London.

Kay, Tamara. À paraître. "Effects of Labor Laws on Union Organizing Strategies." Revise and resubmit, *Law and Society Review*. <http://ist-socrates.berkeley.edu/~tamarak/masterspaper.html>

Kitschelt, H. 1991. "Resource Mobilization Theory : A Critique", dans Rucht D. (eds), *Research on Social Movements: The State of the Art in Western Europe and the USA*, Boulder, Colorado, pp. 323-347.

Klandermans, Bert et de Weerd, Marga (2001) "Group Identification and Political Protest", dans Stryker, Sheldon, OWENS, Timothy J., WHITE, Robert W. (eds) *Self, Identity, and Social Movements*, Minneapolis: University of Minnesota Press, collection "Social Movements, Protest, and Contention". pp. 68-90.

Liebler Gibson, Martha 1990. *Public Goods, Alienation And Public Protest: The Sanctuary Movement As A Test Of The Public Goods Model Of Collective Rebellious Behavior*, Working Paper #90-5, Conflict Resolution Consortium, University of Colorado-Boulder, Colorado.

http://www.colorado.edu/conflict/full_text_search/AllCRCDocs/90-5.htm

Mabilon-Bonfils, Béatrice. Janvier 2003. « Revue de La part du diable, précis de subversion post-moderne de Michel Maffesoli », dans *Dialogue Politique*, no.2. <http://www.la-science-politique.com/revue/revue2/sommaire.htm>

Maffesoli, Michel, Janvier 2003. « Tribalisme postmoderne : de l'identité aux identifications » dans *Dialogue Politique*, no.2. <http://www.la-science-politique.com/revue/revue2/sommaire.htm>

Maffesoli, Michel, 2002. *La part du diable, précis de subversion post-moderne*, Flammarion, Paris. 252 p.

Mamay, Sergey, 199. *Theories of Social Movements and their Current Development in Soviet Society*, dans Jerry Eades and Caroline Schwaller (eds.) [Transitional Agendas: Working papers from the Summer School for Soviet Sociologists](http://www.la-science-politique.com/revue/revue2/sommaire.htm).

Mauss, Armand. 1975. *Social Problems as Social Movements*, J. B. Lippincott, Philadelphie, pp. 38-71.

McAdam, Doug. 1999. « The biographical impact of activism », dans Giugni, McAdam et Tilly (dirs) *How Social Movement Matter*, University of Minneapolis Press, Minneapolis & London. pp.117-146.

- McAdam, Doug. 1986. « Recruitment to High-Risk Activism : The Case of the Freedom Summer », dans *American journal of Sociology*, no 92.
- McAdam, Doug. 1982. *Political Process and the Development of Black Insurgency*, University of Chicago Press, Chicago. 304 p.
- McCarthy, D. and Zald M.N. 1980. Social Movement Industries: Competition and Cooperation Among Movement Organizations, *Research in Social Movements, Conflicts and Change*, Vol. 3, pp. 1-20.
- Melucci, Alberto. 1997. « Rythmes internes et rythmes sociaux dans un monde planétaire », dans *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 10 no. 2. pp.196-203.
- Melucci, Alberto. 1996. *Challenging Codes : Collective action in the information age*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Melucci, Alberto. 1995a. « Individualisation et globalisation », *Cahiers de recherche sociologique*, no.24, pages 184-206.
- Melucci, Alberto. 1995b. « The New Social Movements Revisited : Reflection on Sociological Misunderstanding », dans MAHEU, Louis (dir.) *Social Movements and Social Classes*, SAGE Publications, Londres. pp. 107-119.
- Melucci, Alberto. 1991. « Qu'y a-t-il de nouveaux dans les « nouveaux mouvements sociaux »? », dans Maheu, L. & Sales, A. (dirs) *La recomposition du politique*, Presses de l'Université de Montréal/L'Harmattan, Montréal/Paris. pp. 129-162.
- Melucci, Alberto. 1989. *Nomads of the Present*, Temple University Press, Philadelphie.
- Melucci, Alberto. 1983. «Mouvements sociaux, mouvements post-politiques», *Revue internationale d'action communautaire*, vol. 10 no. 50. pp. 13-50.
- Mummendey, A., Klink, A., Mielke, R., Wenzel, M. et Blanz, M. 1999. « Socio-Structural Characteristics of Intergroup Relations and Identity Management Strategies: Results from Field Study in East Germany? », dans *European Journal of Social Psychology*, vol. 29. pp. 259-86.
- Nebe, Tina. 2003. « Psychologie politique = psychologie sociétale + pouvoir ? », *Séminaire Histoire et Développements de la Psychologie Politique*, Ivana Marková, Professeur à l'Université de Stirling, Ecosse, et Vérena Aebischer, Maître de Conférences à l'Université Paris-X, Compte rendu de la séance du 27 janvier 2003, European Political Psychology Network, Paris. <http://www.epops.msh-paris.fr/home.html>
- Neveu, Erik. 2003. *Sociologie des mouvements sociaux*, document pdf, <http://sceco.paris.iufm.fr/pagepdf/sociomouv.pdf>, Institut universitaire de formation des maîtres, Paris. 10p.
- Neveu, Erik, 2000. *Sociologie des mouvements sociaux*, collection Repères no. 207, La Découverte, Paris
- Neveu, Erik. 1996. *Sociologie des mouvements sociaux*, collection Repères, La Découverte, Paris
- Phillips, Mark, *Book Reviews: Piven and Cloward, Poor People's Movements: Why They Succeed, How They Fail*, Trouble-ticket.org, http://www.trouble-tickets.org/bookstore/reviews/pivenAndCloward_poorPeople.html
- Pichardo Almanzar, Nelson A, Heather Sullivan-Catlin, et Glenn Deane. 1998. « Is the Political Personal? Everyday Behaviors As Forms of Environmental Movement Participation », *Mobilization : An International Journal Department of Sociology*, no. 3, San Diego State University, San Diego. pp.185-205

Polletta, Francesca et Jasper, James M. 2001. « Collective Identity and Social Movements », dans *Annual Review of Sociology*, vol. 27. pp. 283-305.

Revillard, Anne. 2004. *La sociologie des mouvements sociaux : structures de mobilisation, opportunités politiques et processus de cadrage*, Melissa, http://www.melissa.ens-cachan.fr/article.php3?id_article=502

Saurugger, Sabine. La professionnalisation de la représentation des intérêts : Quelle légitimité pour la société civile au niveau communautaire ?, Institut d'études politiques, Grenoble.

http://www.iep.u-strasbg.fr/enseignement/recherche/gspe/docs/Saurugger_com.doc

Schram, Sanford. 2003. « Social Welfare Policy », *notes de cours en ligne*, Graduate School of Social Work and Social Research at Bryn Mawr College, Pennsylvanie.

Silvestro, Marco. 2003. *Action collective, identités collectives et aspects subjectifs de l'action collective : modèles théoriques et analytiques contemporains*, lecture dirigée, Département de sociologie, UQAM, 2004

Skocpol, Theda. 1979. *States and Social Revolutions: A Comparative Analysis of France, Russia, and China*, Cambridge University Press.

Stryker, Sheldon. 2001. "Social Psychology and Social Movements: Cloudy Past and Bright Future", introduction dans Stryker, Sheldon, Owens, Timothy J., White, Robert W. (eds) *Self, Identity, and Social Movements*, collection "Social Movements, Protest, and Contention", University of Minnesota Press, Minneapolis. pp. 1-17.

Stryker, Sheldon. 2001. "Identity Competition: Key to Differential Social Movement Participation?", dans Stryker, Sheldon, Owens, Timothy J., White, Robert W. (eds) *Self, Identity, and Social Movements*, collection "Social Movements, Protest, and Contention", University of Minnesota Press, Minneapolis. pp. 21-39.

Stryker, Sheldon. 1992. "Identity Theory", dans *Encyclopedia of Sociology*, E.F. et M.L Borgatta (eds), MacMillian, New York. pp. 871-876.

Stryker, Sheldon. 1980. *Symbolic Interactionism: A Social Structural Version*, Benjamin-Cummings, Menlo Park, Californie.

Swain, Ashok, Social 2004. *Networks & Social Movements: Using Northern Tools to Evaluate Southern Protests*, Department of Peace and Conflict Research, Uppsala University

Tilly, Charles. 1978. *From Mobilization to Revolution*.

Tilly, Charles. 1986. *The Contentious French*, Cambridge, Harvard University Press.

Tilly, Charles. 1995. *Popular Contention in Great Britain, 1758-1834*, Cambridge, Harvard University Press, 1995 ;

Wilma van der Veen, 2002. *Social Movement Theories*. Publication web.

http://husky1.stmarys.ca/~evanderveen/wvdv/social_change/social_movement_theories.htm

Wisler, Dominique. Hiver 1993. « Les mouvements sociaux en Suisse : diversité des trajectoires en fonction de la sélectivité étatique », *Culture et Conflits*, no. 12. Paris. http://www.conflits.org/article.php3?id_article=256

Wolfson, Nathan. 2001. How to Determine What Enables Protest?, Maitrise de sociologie. <http://www.nathanwolfson.com/scholarship/>